LesEchos.fr

« Huis clos » : le corps-à-corps endiablé de Jean-Louis Benoit

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 03/02

Marianne Basler et Maxime d'Aboville affûtent la cruauté d'Inès et de Garcin, devenus deux lions en cage dont Estelle, subtile Mathilde Charbonneaux, est l'ambivalente proie. © Pascal Victor/ArtComPress

Au Théâtre de l'Epée de Bois, le metteur en scène désacralise la plus célèbre des pièces de Jean-Paul Sartre et parvient à en révéler l'humour noir sous-jacent.

A première vue, « Huis clos » ne prête pas vraiment à rire, ni même à sourire. Lorsqu'elle est montée, la plus célèbre pièce de Jean-Paul Sartre ressemble, la plupart du temps, à une cérémonie macabre, sombre et sévère, comme si l'enfer ne s'accommodait que du plus grand sérieux. De cette austère vision, Jean-Louis Benoit a pris l'immédiat contre-pied. Persuadé que le dramaturge avait, pour écrire, puisé dans le vaudeville et détourné les codes du théâtre de boulevard, le metteur en scène s'est lancé dans une entreprise de désacralisation pour percer le vernis philosophico-tragique et faire affleurer l'humour noir.

Exit, donc, le salon style Second Empire que Sartre appelait de ses voeux. Chez Jean-Louis Benoit, l'antre satanique prend l'allure d'un espace moderne et dépouillé, avec sa porte rouge pétant, ses trois canapés en cuir, sa cheminée en stuc, son bronze et sa chaise bâchée, comme autant d'éléments de décor qui semblent hérités de représentations passées. A l'avenant, Garcin, Inès et Estelle, qui font leur entrée en enfer, sont des êtres de chair et d'os, bel et bien de notre temps, loin des avatars éthérés que l'on voit trop souvent.

Trio de diablotins

Entre eux, le huis clos va rapidement tourner au corps-à-corps endiablé. Devenus les bourreaux des uns des autres, avec le langage comme seul instrument de torture, ils se livrent à une séance d'effeuillage en règle et se libèrent, couche après couche, de leurs mensonges, de leurs méfaits et surtout de ces faux-semblants qui ont prévalu durant toute leur existence. Alors qu'ils n'ont, apparemment, plus rien d'humain - ils ne dorment plus, ne mangent plus, ne pleurent plus -, ils touchent en réalité, à travers le regard des autres, aux tréfonds de leur âme.

A cette quête de liberté post mortem, Jean-Louis Benoit donne une tournure grinçante, presque satirique. Sous les belles lumières, tantôt tropicales, tantôt glaciales, de Jean-Pascal Pracht, Marianne

Basler et Maxime d'Aboville affûtent la cruauté d'Inès et de Garcin, devenus deux lions en cage dont Estelle, subtile Mathilde Charbonneaux, est l'ambivalente proie. Bien qu'il puisse encore se perfectionner, le jeu de ce trio de diablotins réussit, sans céder un seul pouce sur le terrain des idées, à exploiter le potentiel caustique des saillies qu'ils s'échangent, et à révéler - qui l'eût cru ! - l'humour de Jean-Paul Sartre.